

## 14 MAI 1610 : POURQUOI TUER UN SI BON ROI ?

Pierre NAVARRANNE

Mesdames et Messieurs,

C'est avec beaucoup d'émotion que je prends la parole à cette réunion annuelle des *Amis de Peiresc*, pour y prononcer une conférence que j'avais déjà donnée, au début de cette année 2010 - année Henri IV -, à l'Académie du Var. Quand j'ai été admis dans cette Compagnie, en effet, elle était toute imprégnée de la personnalité de Nicolas FABRI de PEIRESC. Son animateur principal, le président Jacques FERRIER, avait - vous le savez tous, ici - consacré de nombreux travaux à Peiresc, lui vouait une admiration sans borne et avait en quelque sorte placé notre Académie sous sa protection, son patronage. Elle n'a jamais cessé de s'en réclamer...

Vous imaginez donc combien je suis reconnaissant à l'Amiral MATHEY, mon collègue de l'Académie du Var, de m'avoir invité parmi vous et de me faire l'honneur de m'y offrir la parole pour évoquer, ce soir, en cette fin d'année 2010, l'événement qui bouleversa la France et l'Europe il y a quatre cents ans : l'assassinat d'Henri IV le 14 mai 1610.

Un événement qui bouleversa aussi Peiresc, qui le bouleversa d'autant plus qu'au début de cette même année 1610 il avait, on vous l'a déjà dit, reçu d'Espagne un almanach qui prédisait déjà, nous dit GASSENDI, « ce lamentable événement » (sic). Par l'intermédiaire de Guillaume du Vair et du Prieur de La Valette, il en informa le roi, ... qui n'en tint pas davantage compte que des autres présages dont nous parlerons tout à l'heure.

Tous, vous connaissez parfaitement l'événement. Je ne le vous rappellerai donc qu'assez rapidement, insistant seulement sur les détails susceptibles d'alimenter ensuite notre réflexion, lorsque nous nous poserons la question essentielle de cette causerie : *Pourquoi tuer un si bon roi ?* Cette question induisant elle-même trois impératifs.

- Démontrer qu'Henri IV fut vraiment un très bon roi.
- Se demander pourtant si ses sujets le percevaient ainsi le 14 mai 1610.
- Et si ses adversaires ont pu comploter pour organiser sa mort.

Mais nous ne manquerons pas non plus de réfléchir quelques minutes aux conséquences de ce drame.

### **I – Le 14 mai 1610**

Tout s'est joué au début de cet après-midi là. Une journée calme, pourtant, dans le programme royal. La veille avait été agitée, solennellement agitée : c'était le sacre de Marie de Médicis à Saint-Denis, nécessaire pour qu'elle assure sans conteste la régence, pendant la guerre qui devait très prochainement débiter et qui éloignerait

Henri IV de Paris. Un sacre qu'Henri IV redoutait : n'avait-il pas, curieusement, dit devant Sully : « Ah! maudit sacre, tu seras la cause de ma mort ! »? Mais un sacre qui s'était parfaitement déroulé, à la totale satisfaction du roi : il y admira la majesté de sa femme et ne lui ménagea pas les compliments, retrouvant même sa jovialité d'antan. Cette journée du vendredi 14, au contraire, devait être la seule vraiment libre et calme, avant le départ du roi pour la guerre contre la Maison d'Autriche, prévu le mercredi 19 mai.

- Le samedi 15, il comptait courir le cerf, plaisir suprême de tous les souverains capétiens,
- Le dimanche 16, c'était l'entrée solennelle de la reine nouvellement couronnée et sacrée, dans sa bonne ville de Paris,
- Le lundi, mariage de la jeune Bourbon-Vendôme, fille d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, bâtarde donc, mais reconnue et légitimée,
- Si bien que les festivités de ses noces se poursuivraient encore le mardi 18.
- Et le mercredi 19, à cheval ! pour combattre tous les Habsbourg, d'Espagne et de l'Empire !

Bizarrement pourtant, cette unique journée de détente, Henri IV l'aborde sans entrain. Il a mal dormi, il est mal réveillé, il part plus ou moins mélancoliquement du Louvre, traverse le jardin des Tuileries pour aller assister à la messe chez les Feuillants de la rue Saint-Honoré. Il rencontre son fils Vendôme, l'embrasse, semble apaisé et ragaillardi par la messe matinale et revient au Louvre. Dans le jardin des Tuileries, il croise son fidèle Bassompierre et le jeune duc de Guise, les aborde, leur tient quelques propos plaisants, puis de but en blanc, leur assène : « Ah!, vous ne me connaissez pas maintenant, vous autres... Mais je mourrai un de ces jours et, quand vous m'aurez perdu, vous connaîtrez lors ce que je valais et la différence qu'il y a de moi aux autres hommes ». Etonnantes, extraordinaires paroles, quasi bibliques, christiques même : celles de Jésus avant sa Passion! Guise et Bassompierre les entendent stupéfaits : on comprend qu'ils les aient retenues mot à mot, c'est tellement peu le style habituel d'Henri IV, ni celui des propos qu'il vient de leur tenir gaillardement à l'instant! Aussi, les tenant pour une boutade, rabrouent-ils amicalement le roi : « Pourquoi ces idées noires », proteste Bassompierre, pourquoi parler de sa mort, alors qu'il a un royaume florissant, une parfaite santé, de grands biens, une belle femme, de belles maîtresses, de beaux enfants ?

« Mes amis, il faut quitter tout cela », répond-il <sup>1</sup>

Il ne plaisantait pas, en effet; de retour au Louvre, il restera encore curieusement agité, ne tenant guère en place, même pendant le repas. Comportement étrange, chez lui... Etrange aussi son indécision : il avait décidé d'aller en carrosse dans Paris, juger des préparatifs pour les fêtes du surlendemain; puis il envisage plutôt d'aller à l'Arsenal, visiter Sully, souffrant; il renonce aussitôt, parle du cimetière des Innocents... En tout cas, il commande son carrosse « pour prendre l'air », non sans questionner ça et là la reine : « Ma mie, irai-je ?, n'irai-je pas ? » D'autant plus indécis que, passé dans sa chambre avant de sortir, il y a trouvé un billet cacheté, portant seulement ces mots : « Sire, ne sortez pas ce soir », comme au feu duc de Guise avant son assassinat! Qui a porté ce message ? Tous l'ignorent. Henri l'attribue à son fils Vendôme, si soucieux de sa sécurité. Mais, bravant ce laconique conseil, il demande à ses proches :

« Qui m'accompagnera? »

La Force, Montbazon, Liancourt, Mirebeau, Roquelaure, Lavardin, Épernon qui l'entourent, s'empressent tous. Et il les emmènera tous les sept. Il récuse seulement les services des chefs de ses gardes, Vitry, Frontenac, Praslin qui voulaient l'accompagner aussi :

« La grande ville est pleine, en ce moment, d'un nombre incroyable d'étrangers et d'inconnus », protestent-ils.

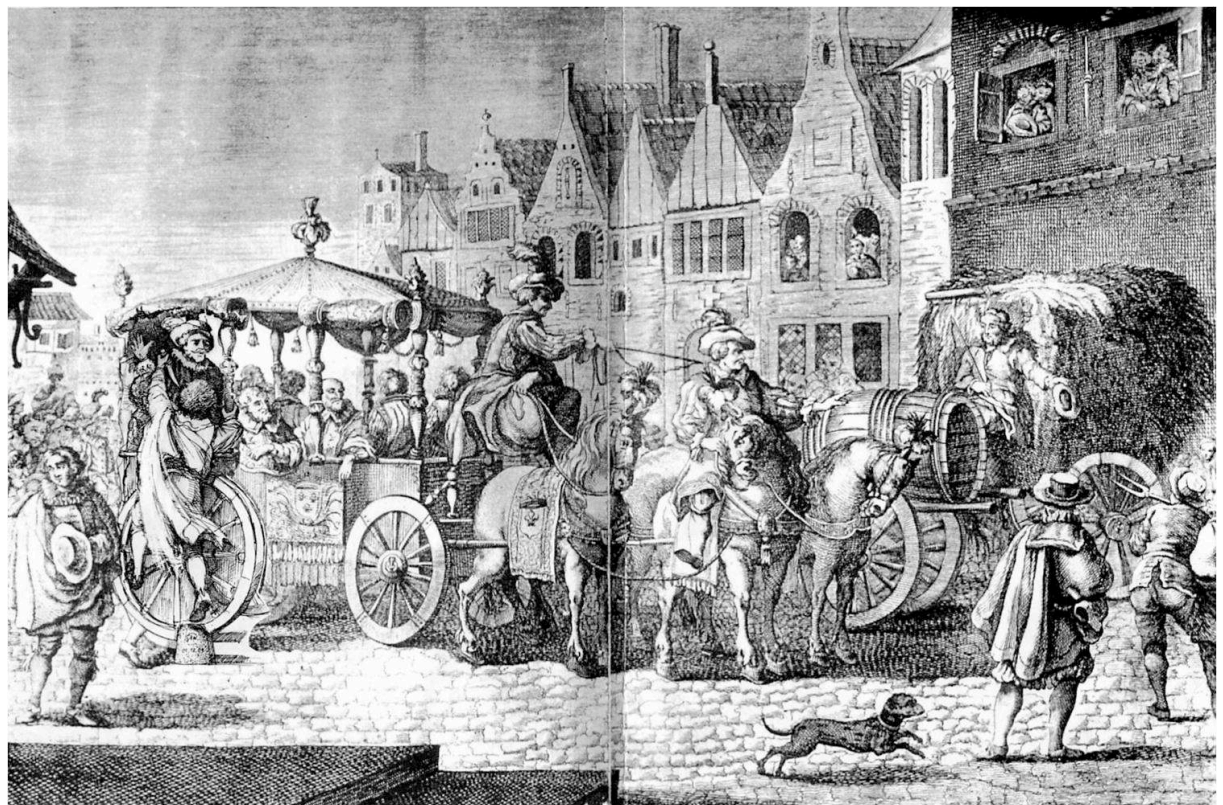
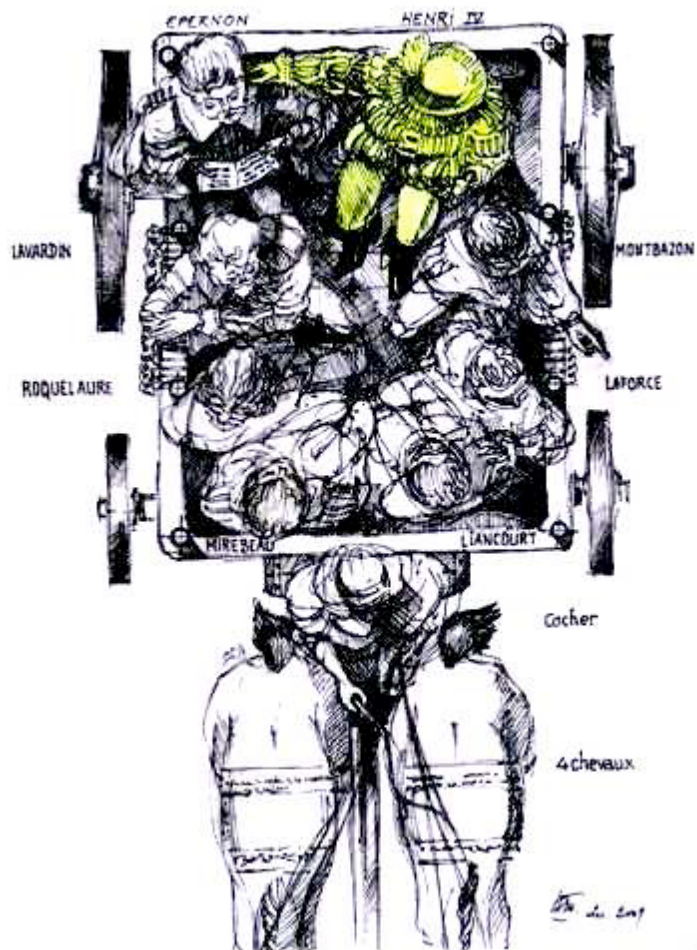
« Allez, répond le roi, il y a cinquante et tant d'années que je me garde sans capitaine des gardes, je me garderai bien encore tout seul ».

Il embrasse plusieurs fois la reine : Je ne ferai qu'aller et venir et serai ici tout à cette heure même ».

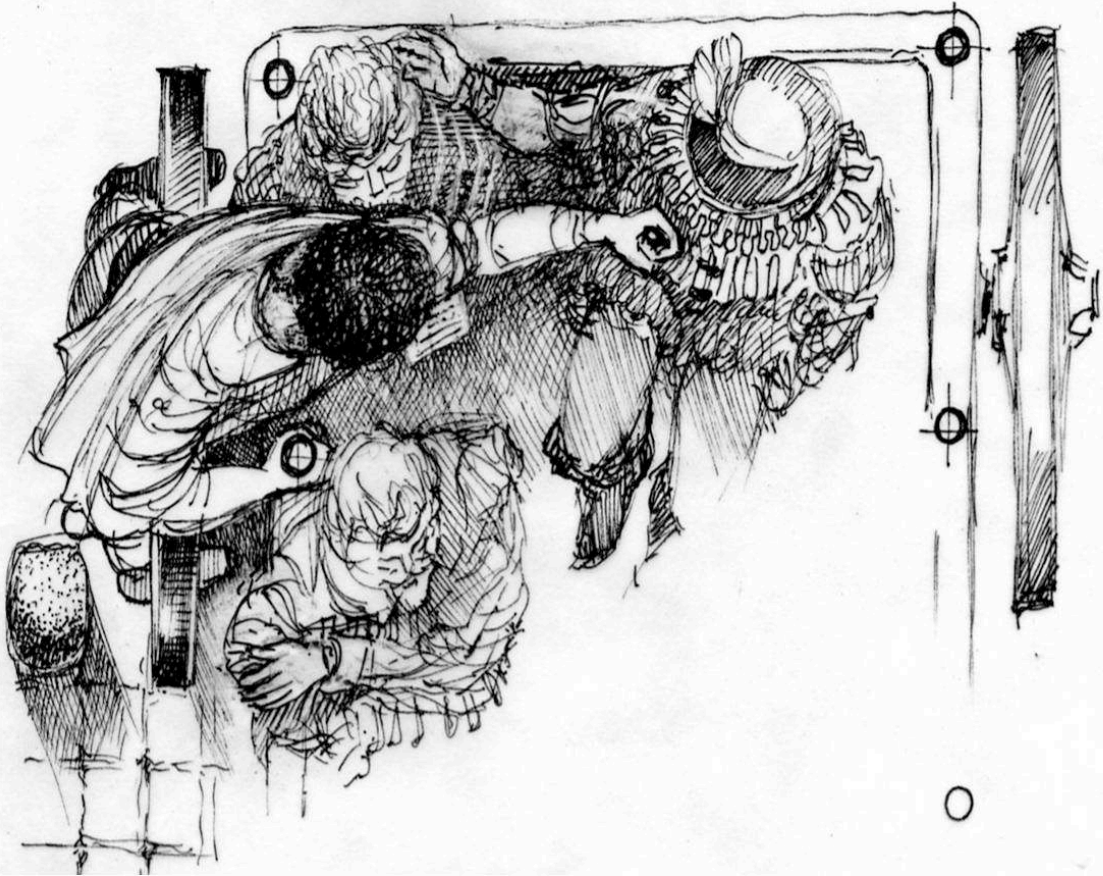
Le sort en est jeté. Henri sort dans la cour du Louvre, où l'attend son carrosse, le carrosse fatal! C'est une lourde voiture carrée où vont s'entasser huit personnes : le roi et le duc d'Épernon sur la banquette du fond, face à la route, puis les gentilshommes qui ont voulu l'accompagner : Mirebeau et Liancourt à l'avant, dos au cocher, à la route, donc face au roi, tandis que les portières rabattues offrent chacune deux places, dos à la rue et perpendiculaires à la route, en somme: Lavardin et Roquelaure à la portière de droite, Montbazon et La Force à celle de gauche.

Ça fait du monde! Afin de mieux voir, le roi a fait relever les mantelets de cuir qui obstruent les ouvertures non vitrées du carrosse (il n'y avait pas, en ce temps-là, de vitres aux véhicules) : on n'étouffera pas!

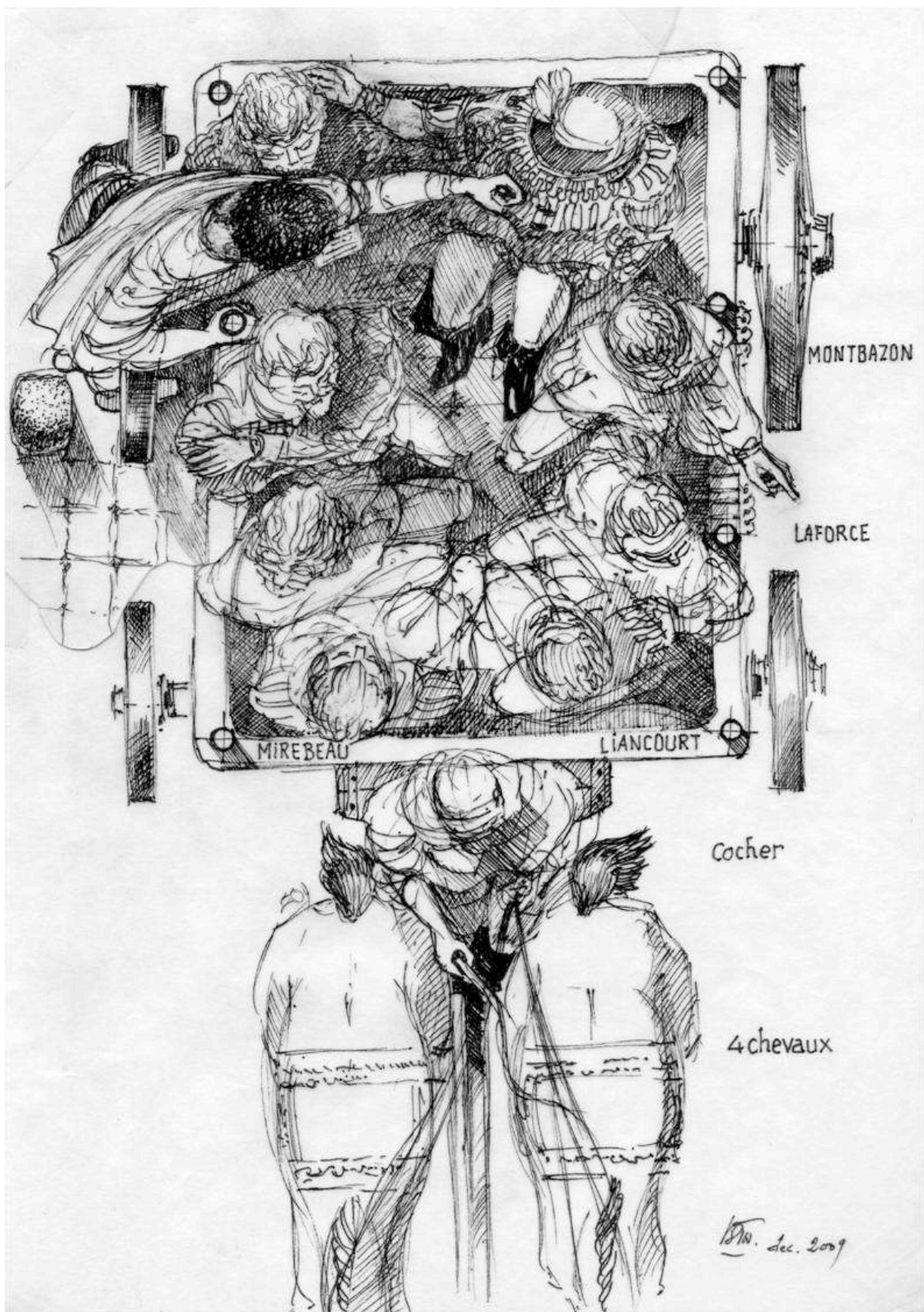
Henri IV reste indécis. Indécis, maintenant, dans les ordres que, par l'intermédiaire de Liancourt, son premier écuyer, il donne au cocher sur l'itinéraire à suivre. « Comme s'il voulait dérouter des poursuivants », dira-t-on a posteriori! En fait, il est sorti pour se distraire l'esprit et aller voir les préparatifs de l'entrée de la reine, après demain, et il choisit finalement ceux qui seront les plus spectaculaires, à la rue Saint-Denis, celle des entrées royales. Quelques gentilshommes à cheval accompagnent le carrosse royal, tandis que les valets de pied courent aux portières, sans grand effort car on ne va pas vite! Court aussi, hélas!, derrière le carrosse, un immense gaillard barbu et roux, vêtu











d'un habit vert coupé à la mode flamande : Ravaillac. Il confiera plus tard aux magistrats qui l'interrogent, qu'après avoir manqué, au matin, l'assassinat du roi aux Feuillants (la présence de Vendôme l'en dissuada...), il s'était assis dans la cour du Louvre, sur une des bornes de la porte, et y avait attendu la sortie du carrosse royal qu'il avait vu atteler. Lorsque celui-ci avait franchi la route, il s'était mis à courir silencieusement à faible distance, attendant le moment favorable pour frapper.

Dans la rue de la Ferronnerie, brusquement resserrée à cause des échoppes que l'on a laissé construire le long du cimetière des Innocents, le passage est étroit : il frôle d'un côté les bornes de la rue, de l'autre les échoppes. Aussi l'escorte n'a-t-elle pas pu rester aux portières du carrosse : certains des valets de pied sont entrés dans le cimetière qui longe la rue, pour rejoindre la voiture plus loin; d'autres ont couru en tête pour faire ranger une charrette de foin d'un côté, un tonneau de vin de l'autre, qui bstruaient encore plus le passage; le dernier, resté en arrière, remet sa jarretière.

Quant aux gentilshommes montés, ils sont restés à l'entrée de la rue.

Ravaillac passe, lui, se glisse à droite, met un pied sur un des rayons de la roue arrière, l'autre sur la borne de la rue et, ainsi juché à la hauteur de la portière droite, s'y accroche de la main droite, brandissant un couteau à la main gauche. Par l'ouverture, il frappe le roi sans que nul n'ait pris garde à lui. Henri IV, en effet, entourant amicalement de son bras droit le cou d'Épernon, écoutait la lettre que celui-ci lui lisait (le roi avait oublié ses lunettes !), tandis que sa main gauche était posée sur l'épaule du duc de Montbazon, devant lui.

Plus rapide que l'éclair, l'assassin (ambidextre, hélas !) frappe deux coups : le premier avait atteint le roi près de l'aisselle entre la deuxième et la troisième côte. Le roi soulève alors son bras gauche, tandis que survient immédiatement le deuxième coup de couteau, plus bas et plus profond. C'est celui-là qui, entre la cinquième et la sixième côte, traverse le poumon gauche, tranche la veine cave, crève l'aorte : c'est le coup immédiatement mortel.

Montbazon n'a perçu que le mouvement du roi, soulevant son bras gauche. Sans y rien comprendre, il lui dit :

« Qu'est-ce, Sire ? »

« Ce n'est rien », répond Henri, tandis qu'un flot de sang franchit ses lèvres et qu'il s'effondre dans les bras d'Épernon, dont le second coup de couteau a déchiré le pourpoint. On a enfin compris l'attentat. Mais dans l'affolement général, Ravaillac eût très bien pu s'enfuir... Il est, au contraire, resté là, comme hébété, son couteau ensanglanté à la main. « Illuminé, extasié, ivre d'un orgueil inhumain », écrit Erlanger<sup>2</sup>.

Saint-Michel, un des gentilshommes ordinaires, court sur lui, l'épée nue, mais le duc d'Épernon lui crie aussitôt : « Ne le tuez pas, il y va de votre tête », puis fait aussitôt arrêter l'assassin, évitant ainsi le lynchage populaire et permettant qu'il soit ultérieurement interrogé. Épernon a retrouvé, en effet, esprit, lucidité, initiatives opportunes. Il jette un manteau sur le roi, déjà mort manifestement, mais dont le sang sort à flots de la bouche, et crie à la foule émue, agitée : « Le roi n'est que légèrement blessé, nous rentrons au Louvre ». Il fait fermer portières et panneaux du carrosse et rentre à toute allure au palais avec le cadavre du roi.

Là, tandis que l'on entoure la reine en pleurs et le dauphin, Épernon prend en mains l'autorité et va diriger les événements avec une logique implacable. Colonel général de l'infanterie, il prend les mesures de sécurité, policières et militaires, consulte le président du Parlement de Paris, qu'il fait réunir d'urgence et qui va, tout de suite, proclamer à l'unanimité la Reine Marie Régente de France. On prévoit aussi, pour le lendemain matin 15 mai, un lit de justice où la reine se rendra avec le petit Louis XIII. Il s'occupe en même temps d'informer les gouverneurs des provinces et d'orienter leurs réactions. Bref, il se comporte en homme d'état prudent, utile, efficace. « Comme s'il s'était depuis longtemps préparé à le faire », ironise Erlanger qui croit à sa culpabilité dans un complot contre Henri IV.

Quoiqu'il en soit, s'il est vrai, -comme l'écrit l'historien contemporain Pierre de L'Estoile, -que « les boutiques ferment, chacun crie et pleure et se lamente, grands et petits, jeunes et vieux, les femmes et les filles s'en prennent aux cheveux », tout le monde cependant se tient coi : « au lieu de courir aux armes, on court aux prières et aux vœux pour la santé et la prospérité du nouveau roi ».

Tandis qu'instantanément surgissait « la douleur extatique d'un peuple orphelin pleurant son roi assassiné »<sup>3</sup>.

Un si bon roi!

## **II – L'histoire l'affirme : c'était un très bon roi!**

Je dis bien l'histoire, laissant pour le moment de côté la légende, tant celle-ci, contemporaine ou presque de l'assassinat, fut singulièrement dithyrambique. Non, c'est l'Histoire dans sa rigoureuse impartialité qui m'intéresse d'abord. Or cette Histoire, dans sa rigueur, nous situe bien déjà l'homme exceptionnel, le chef, le politique et même l'authentique croyant dont je voudrais vous rappeler les traits essentiels.

**A) L'homme d'abord.** Assurément très différent de ses prédécesseurs, du dernier Valois en particulier : lui, ne fut jamais un homme de Cour. Mais il ne fut pas davantage le soudard un peu fruste que l'on présente parfois. Il avait, certes, passé les premières années de sa vie dans un castel des Pyrénées, entouré davantage de petits pâtres montagnards que de jeunes aristocrates béarnais, turbulents eux aussi! Mais, dès l'âge de huit ans, sa mère Jeanne d'Albret l'avait fait élever à Paris où il reçut tout de suite, de façon très originale, une double formation humaniste : celle du collège et celle de précepteurs. Elève au Collège de Navarre, le plus célèbre des établissements du Quartier Latin, il recevait aussi dans leur appartement du Louvre (n'oubliez pas que Jeanne était la cousine germaine du roi de France) une éducation préceptorale de qualité exceptionnelle par d'excellents pédagogues, érasmien voire calvinistes peut-être, mais très efficaces et qui poursuivirent leur tâche lorsque le jeune Henri regagna le Béarn ou La Rochelle, jusqu'en 1571.

Ajoutez à cela l'extraordinaire « leçon de choses » (Babelon) dont il bénéficia lorsque Catherine de Médicis l'emmena, avec le jeune roi Charles IX, sa cour, les autres Enfants de France, pour un grand voyage de vingt-sept mois à travers tout le pays. Une sorte de « Tour de France » où ils apprendront la géographie, le patrimoine, les mœurs, les coutumes de notre pays (1564-1566).

Si j'insiste sur l'excellente formation culturelle, historique, humaniste, religieuse du jeune enfant de Navarre, c'est qu'elle me paraît fondamentale pour comprendre sa personnalité d'adulte. Ses qualités littéraires d'abord : que n'ai-je le temps de parler de ses lettres, d'amour ou de guerre, véritables chefs d'oeuvre! « Le français exquis d'Henri IV », disait Marcel Proust. Elle explique aussi sa vivacité d'esprit et sa vivacité d'expression (éloquence, choix du mot juste et percutant, une éloquence servie par son chaud timbre de voix béarnais). Mais elle explique surtout l'imprégnation de son intelligence et de son cœur par un extraordinaire esprit de clémence, qui lui fait ignorer la haine, rejeter tout sectarisme, rechercher la concorde. Ses maîtres, Florent Chrétien en tête, l'ont développé chez lui comme une nécessité évangélique; Henri IV, après un demi-siècle de guerres intestines françaises, en fera une salvatrice nécessité politique.

Les autres qualités de l'homme : dynamisme, grâce attrayante, aisance, amour et connaissance de l'homme, humeur joyeuse, rapidité de décision mais infatigable vigueur au travail, hardiesse dans le danger, constance dans l'adversité, sa « baraka » enfin, n'ont fait que donner à sa qualité royale essentielle, la clémence, une vigueur, une énergie considérable. Yves Cazaux l'a admirablement définie<sup>4</sup> :

« Une clémence en fanfare qui fit s'écrouler les murs de Jéricho, une clémence en coup de canon qui sut faire éclater les bastilles de méfiance et d'incompréhension [...], celle d'un extraordinaire chevalier de haute lignée ». Et ça, Mesdames et Messieurs, c'est l'Histoire, l'Histoire dans toute sa rigueur! Réconcilier les contraires, en gommant vraiment le passé.

**B) Le chef.** Voilà le secret de sa réussite. Et d'emblée ! Roi de Navarre à la mort de sa mère (1572), il devenait surtout en quelque sorte le chef du Parti Protestant, au milieu des diverses guerres de religion, à La Rochelle et ailleurs. Mais il s'y comporte plutôt en politique, en chef de ces « Provinces Unies du Midi » où servaient aussi quelques catholiques du Sud-Ouest. Très remarquable combattant, mais toujours généreux envers ses ennemis vaincus. A plus forte raison lorsque, en 1584, la mort du jeune frère d'Henri III, le duc d'Anjou, dernier Valois, fit de lui, grâce à son père Antoine de

Bourbon descendant de Saint-Louis et décédé depuis 1562, l'héritier capétien du royaume de France. Roi de Navarre de par sa mère, le voilà en passe de devenir, de par son père, roi de France.

Mais il sait bien qu'il ne peut devenir « le roi très chrétien » qu'en adoptant, entre le sectarisme catholique de la Ligue et l'intolérance huguenote des Réformés, la ligne du tiers-parti, « les Politiques » : royalistes légitimistes, contre-révolutionnaires, mais patriotes, imprégnés de gallicanisme, ceux-ci jugeaient l'abjuration d'Henri nécessaire, mais en lui en laissant le temps. L'assassinat d'Henri III, le 1er août 1589, faisait tout de même d'Henri de Navarre leur roi de France. Il a 36 ans. Son règne nominal va durer 21 ans, mais [je cite Jean-Luc Babelon]:

- Près de cinq ans ont été employés à guerroyer pour se faire ouvrir les portes de sa capitale,
- Quatre autres ont servi à assurer la paix des armes et celle des consciences (Arques, Ivry, Édit de Nantes, paix de Vervins),
- Si bien qu'il lui est resté seulement douze ans pour édifier l'État moderne, tel qu'il l'avait réalisé au printemps 1610.

François Bayrou, qui le juge davantage en homme politique qu'en hagiographe, a bien raison : ces douze années ont assurément amené « un changement d'ère », esquissé « le premier visage de la France moderne », inventé « une nouvelle façon de gouverner » (Janine Garrisson) : mise en place d'une administration, d'une politique fiscale et budgétaire novatrice, sécurisation des campagnes indispensable pour une relance agricole, le fameux « labourage et pâturage de Sully ». Bonne occasion de rappeler combien Sully fut associé à tout ce travail : c'est le couple Henri IV-Sully qui a tout fait! Activités industrielles relancées, métallurgie, tissage, mécénat actif et intelligent, réforme de l'enseignement, urbanisme et politique de la famille, politique maritime (voyez Toulon!) et coloniale (au Canada et en Amérique équinoxiale). Enfin, peut-être, avec le « Grand Dessein » de Sully, pas tellement accepté encore par Henri IV, -énoncé de la première grande idée politique européenne, une sorte de fédération chrétienne, ... dont nous sommes toujours bien éloignés, n'est-ce pas ?

Tout cela soigneusement diffusé par une véritable politique d'information et de propagande, où notre Béarnais excellait, et où il sut s'entourer de thuriféraires de qualité !

Voilà comment la France exsangue et divisée du XVI<sup>e</sup> siècle finissant, la France misérable des guerres de religion, était devenue en 1610 la première puissance européenne. Qui contesterait qu'elle le devait à un très bon roi ? Et pourtant...

### **III – Était-ce l'avis des contemporains ?**

Pas de tous, hélas ! Ne manquaient ni les mécontents, ni les contestataires, les opposants, les adversaires, j'oserai même dire les ennemis. Et si, quand même, beaucoup de nos compatriotes aimaient Henri IV, ils ne le savaient même pas ! (Erlanger).

Notre atavisme gaulois intervenait, bien sûr. Nous savons bien, vous et moi, depuis qu'à dix ou douze ans nous avons traduit, de Jules César, La Guerre des Gaules, que blâmer le gouvernement restera toujours l'exercice favori des Français. Allez-y donc pamphlets, libelles et sermons ! Ça pullulait... Le Canard enchaîné d'aujourd'hui était largement dépassé, je vous assure ! On s'attaquait d'abord aux points faibles du roi.

**1) Les femmes**, en premier. On reste, convenez-en, perplexe ou atterré face aux naïvetés infantiles ou aux fantaisies amoureuses de ce grand esprit, de ce grand capitaine, de ce grand politique, amolli ou affaibli dans d'étranges amours qui lui font parfois jouter l'imprudence ou la lâcheté. C'est vite dit, avec la très sympathique huguenote Janine Garrisson <sup>5</sup>, que « la vie amoureuse d'Henri est franche, joyeuse, qui le porte de la meunière à la duchesse »! On peut s'amuser, en effet, de ses rencontres et de ses passades paillardes, s'émouvoir de son amour authentique pour la béarnaise Corisande de Grammont, pour la charmante Gabrielle d'Estrées (qu'il faillit bien épouser...), la dangereuse Henriette d'Enragues (à qui il fit une mensongère promesse du mariage); on peut plaindre cet éternel adolescent, ce troubadour attardé, sans cesse à la recherche de la femme, de la compagne



idéale qu'il ne trouvera jamais durablement. Mais comment accepter qu'il ait, à diverses reprises, mis pour elles en péril son image, sa politique, son Pays ?

Ainsi, ces deux dernières années 1609-1610, sa passion ardente, « furieuse » (le mot est de lui...) pour Charlotte de Montmorency, qui n'a pas quinze ans lorsqu'il la voit pour la première fois. Consentante, certes, cette gamine, sciemment provocante même, cette ravissante beauté qui va littéralement l'ensorceler. Il lui fait rompre ses fiançailles, épouser pour la galerie Henri de Condé, Premier Prince du Sang, neveu du roi, dont il sait bien qu'il n'a jamais été intéressé par les dames, bien au contraire ! Or, comme il arrive souvent aux hommes ennemis des femmes, et de leur femme, le prince manifeste vis-à-vis de Charlotte, dès leur mariage, une jalousie farouche. Il l'éloigne de la Cour, l'exile aux Pays-Bas, poussant ainsi son roi à leur faire la guerre pour récupérer sa merveilleuse idole. Imaginez la verve de l'opposition, face à cette nouvelle Guerre de Troie !

**2) Les finances royales** aussi étaient en cause : on critiquait la prodigalité du roi pour ses maîtresses, son mécénat, les dépenses de la Maison du Roi, celles de la Reine, joueuse, friande de bijoux et de pierres précieuses, installant au Louvre une petite cour florentine. La politique économique et financière du pouvoir, la pression fiscale qu'elle entraînait, la dépréciation de la monnaie dont on avait changé le titre étaient, comme toujours, mal perçues par les contribuables et les épargnants, -le peuple quoi!

**3) Les Grands** qui, catholiques ou protestants, avaient pris l'habitude, pendant les guerres de religion, de beaucoup d'initiatives incontrôlées, dans les territoires qu'ils administraient (provinces, places, régiments), acceptaient mal la très nécessaire restauration de l'absolutisme royal. Quelle erreur, en effet, Mesdames et Messieurs, de faire d'Henri IV, roi très près du peuple, certes, roi animé pour lui d'une « violente amour » comme continue à le proclamer de nos jours le socle de sa statue au Palais Bourbon, quelle erreur, dis-je, d'en faire, comme Gaston Bonheur, un roi démocrate, « le véritable fondateur de la République », « le premier de nos présidents débonnaires de la Troisième », dit-il ! <sup>6</sup>. J'aime beaucoup Gaston Bonheur, j'aime beaucoup son « Henri Quatre » : « Si nous écrivons en toutes lettres son numéro d'ordre, dit-il, c'est qu'il a su en faire un nom propre ».

Ça, je veux bien ! Mais Henri IV républicain, certes non ! Il a été le Chef, le Champion du droit divin monarchique et, s'il écoute ses conseillers, c'est tout seul qu'il décide.

Il a voulu être obéi tout autant que le fera Louis XIV. C'est sa manière d'être, c'est sa méthode, ce sont ses talents de séducteur qui ont été différents pour réduire, pour annihiler les résistances des Grands, des Corps constitués, des usages allégués. C'est enfin son subtil sens politique, qui lui faisait saisir combien le droit divin monarchique n'effaçait pas la nécessité de mobiliser le peuple à sa cause.

**4) Sa politique extérieure** ne manquait pas non plus d'ennemis. Calquée en somme sur sa politique d'équilibre intérieur français entre catholicisme et protestantisme (celle de l'Edit de Nantes), cette politique extérieure recherchait un équilibre entre les deux grands blocs européens :

- D'un côté, le bloc catholique des Habsbourg d'Espagne et des Habsbourg de l'Empire (Allemagne, Autriche et leurs satellites d'Italie et d'Europe centrale).

- De l'autre, le bloc protestant : Angleterre, Pays Scandinaves, Provinces-Unies du Pays-Bas, principautés allemandes.

Mais l'apaisement européen des années 1601 à 1609 (fin de l'affaire de Savoie, paix prochaine entre Hollandais et Espagnols) vient de connaître un sérieux coup d'arrêt avec L'affaire de Clèves.

Banale affaire de succession, en principe, cette affaire, mais qui allait mettre en péril l'équilibre européen. Jean-Guillaume le Bon, duc de Clèves, Juliers et Berg, seigneur de quelques autres lieux, tout cela dans l'Allemagne péri-rhénale et sans grande étendue au fond, meurt sans enfant le 30 mai 1609. Son héritage est revendiqué :

- Par l'Electeur de Saxe d'une part, catholique et favori des Habsbourg. S'il l'obtient, la puissance de ceux-ci en Europe va s'accroître. Aussi les troupes de l'empereur Rodolphe s'empressent-elles d'occuper Juliers;

- Par deux « candidats » de l'Union Évangélique, c'est-à-dire de la ligue qui regroupait les princes protestants d'Allemagne : l'Électeur de Brandebourg et le Prince Palatin de Neubourg. Ceux-ci occupent aussitôt Düsseldorf et demandent l'arbitrage du Roi Très Chrétien.

Pas question, pour Henri IV de laisser s'accroître en Allemagne l'hégémonie de la Maison d'Autriche !

Et, de son côté, l'empereur, appuyé par l'Espagne, ne veut pas céder une position si importante aux clients de la France. Le pape, lui, redoute dans ces événements la victoire d'une sorte de croisade protestante.

Henri IV et Sully se préparent donc à la guerre, en ce début d'année 1610. Ils ont mis sur pied une énorme machine militaire, jusqu'à 100.000 hommes, bien préparés, bien organisés, bien commandés, capables d'attaquer Espagne et Saint-Empire sur tous les points à la fois. Ils sont surtout massés à Chalons pour intervenir dans L'Affaire de Clèves, mais aussi à Bayonne, à Perpignan, Antibes, Grenoble, pour nos autres frontières avec l'Espagne et l'Empire.

La rébellion du Prince de Condé, séquestrant sa femme aux Pays-Bas et complotant lui-même à Milan, va allumer en somme l'étincelle, va déclencher le starter qui décidera le roi à entrer en guerre..., et sans tarder, le 19 Mai 1610, prenant lui-même la tête des troupes de Chalons.

Si les huguenots et bien des seigneurs militaires rêvent en France d'une belle campagne victorieuse, la majorité de notre opinion publique est hostile à cette guerre.

Le peuple (paysans, artisans, négociants) en redoute le coût et les malheurs publics. À la Cour, il y a pas mal de partisans d'une politique pro-espagnole. Mais important surtout les réactions d'ordre religieux : violentes chez les nostalgiques de la Ligue; inquiètes chez beaucoup, de voir la France s'engager contre les puissances catholiques aux côtés des protestants hollandais et allemands. N'est-ce pas là une guerre impie, condamnée par le pape, traduisant un retour d'Henri IV à l'hérésie? Belle occasion de contester en même temps sa politique religieuse (en particulier l'Édit de Nantes), la sincérité de sa conversion, de les diaboliser même, jusqu'à prédire une « protestantisation » de l'Europe et, en France, une Saint-Barthélemy des catholiques !

Un tel état d'esprit était très propice à la diffusion d'écrits et de traités favorables au tyrannicide, vieux problème théologique soulevé depuis saint Thomas d'Aquin et tout récemment repris par quelques Jésuites ibériques (de Sâ au Portugal, Mariana en Espagne). Ces écrits avaient trouvé grande audience dans le clergé français; Henri IV s'en était plaint en 1608 au Général des Jésuites qui les avait condamnés. Mais persistaient dans les églises des sermons violemment hostiles au souverain... et l'on allait jusqu'à célébrer les assassins de Guillaume d'Orange (1584) et d'Henri III (1589) comme de saints martyrs !

Si Henri IV fut assurément un très bon roi, les facteurs de mécontentement ne manquaient quand même pas en Mai 1610 ! Qu'ils craignent ou qu'ils souhaitent la mort du roi, beaucoup de gens s'attendaient même à ce qu'il lui arrive malheur. Est-ce à dire qu'il y eut complot ?

#### **IV – La question du complot**

Il est temps de l'aborder, sans doute. De l'aborder, oui; de la résoudre c'est moins sûr ! Depuis le 14 mai 1610, une multitude d'ouvrages en traitent : je ne les ai sans doute pas tous lus, mais j'en ai lu beaucoup... et jusqu'à ces tous derniers jours : aucun ne m'a absolument convaincu. Curieux crime, n'est-ce pas ? dont l'auteur a tout de suite été connu, arrêté, pressé de questions (5 interrogatoires en 12 jours), mis à la torture, condamné, supplicié, exécuté... mais dont on ne peut toujours pas affirmer de façon péremptoire s'il a agi de façon tout à fait individuelle, ou téléguidé pour un attentat comploté.

Je ne vais pas reprendre les pièces de ce dossier, de ces dossiers, car ils sont multiples, -ni même les conclusions des principaux protagonistes de ces débats. Vous dire seulement à quelles convictions je suis personnellement parvenu.

## **1) Sur la personnalité de l'assassin**

Profondément pathologique, c'est sûr, gravement psychopathologique même, Jean-François Ravaillac, ce colosse roux, enfant d'une modeste famille d'Angoulême au foyer dissocié, marqué à la fois par une forte religiosité catholique et par des échecs de tous ordres dans le domaine affectif et social. Il avait vu sa vocation religieuse récusée à la fois par les Feuillants et les Jésuites, qui avaient rapidement détecté chez lui un idéaliste passionné aussi effréné que pathologique. Psychotique ajouterai-je, avec ses hallucinations polysensorielles, ses interprétations délirantes, ses pulsions inquiétantes. Pendant les quelques cinquante années où j'ai exercé la psychiatrie, c'est toujours ce type de psychotique que j'ai considéré comme le plus dangereux, oui le plus potentiellement, le plus prédictivement dangereux.

Trois fois en un an, il se rend à pied à Paris (15 jours aller, 15 jours retour), tente obstinément plusieurs fois d'approcher le roi, sans fard, sans recommandation non plus, pour le détourner de « ses erreurs », celles que lui révèle son raisonnement pathologique, induit par les sermons, les libelles, les traités tyrannicides qui sévissaient alors et dont je vous ai parlé. Assurément, pour le psychiatre que je suis, pas besoin de complot, pas besoin de commanditaire pour le pousser à accomplir, dans le régicide, ce qu'il croyait être son devoir de chrétien. Avec une telle personnalité, la thèse du crime isolé, telle qu'il l'a lui-même toujours affirmée, est parfaitement plausible.

Je ne me dissimule pourtant pas non plus qu'un tel idéaliste passionné, psychotique, puisse être aussi un auxiliaire précieux pour les artisans d'un complot visant à tuer le roi. Épernon qui, lorsqu'il était gouverneur de Saintonge résidant à Angoulême, l'avait connu (ils en ont convenu l'un et l'autre), pouvait l'avoir induit, l'avoir dirigé à son insu, assuré de son silence. Orgueilleux paranoïaque, Ravaillac ne pouvait, en effet, même pas imaginer que des hommes aient pu diriger son geste. Il ne pouvait être conduit que par Dieu lui-même...

## **2) Sur les argumentaires des complots présumés**

Dès le meurtre accompli, tout le monde avait cru au complot. Les Parisiens accusèrent d'abord les Espagnols, désireux d'éviter ainsi la guerre toute prochaine, et leurs complices les ligueurs. Il fallut mettre une garde devant le logis de l'ambassadeur d'Espagne pour le soustraire aux violences populaires. A partir du 23 mai, la foule s'en prit plutôt aux Jésuites : elle avait eu connaissance des déclarations de Ravaillac à son procès, sur ses confessions à des Pères de la Compagnie de Jésus. Mêmes préventions chez les parlementaires, qui ne les aimaient pas. En fait, l'hypothèse d'un complot jésuite contre la vie du roi doit être rigoureusement écartée, aucun argument sérieux n'ayant pu être retenu. Mais les sermons, parfois passionnés de certains, les ouvrages tyrannicides que d'autres ont écrit, purent jouer un rôle inducteur sur l'obsession meurtrière de Ravaillac.

Trois arguments favorables au complot m'interpellent davantage

*a) La date de l'assassinat, vendredi 14 mai*, au lendemain du sacre de la Reine (événement très important pour qu'elle puisse exercer fermement sa régence future) et avant le départ en guerre du Roi, prévu le 19 mai. Je vous ai déjà dit l'emploi du temps du roi entre le 13 et le 19 mai : le 14 était, dans ce créneau, le seul jour où il pouvait musarder dans Paris, sans la garde et l'escorte abondante des cérémonies officielles, donc le jour le plus favorable à l'attentat. Or, aucune gazette ne publiait alors l'emploi du temps des personnes royales. Comment donc, se demande Erlanger<sup>7</sup>, chaud partisan de la thèse du complot (et du rôle d'Épernon dans celui-ci), comment ce pauvre diable de Ravaillac a-t-il pu le connaître? Comment ce pauvre hère a-t-il pu agir comme le politique le plus averti, s'il n'avait été informé par un complice haut placé ?

C'est là un argument troublant, quoiqu'il n'ait rien de décisif, car vous avez vu qu'il y avait quand même beaucoup de monde dans le carrosse du roi.

D'aucuns s'étonnent aussi que le grand géant roux, qui s'était déjà manifesté plusieurs fois autour du roi, n'ait pas été repéré, filé, surveillé, empêché, par les Services de Police. Mais on sait combien Henri IV, esprit très religieux, se fiait davantage à la protection divine, à sa bonne étoile, voire à sa « baraka », qu'à la protection de ses gardes. D'autres évoquent les prévisions, prédictions, annonces anticipées de l'évènement. Mais je vous ai dit combien la mort du roi était dans l'air du



temps. Quant aux prémonitions exprimées par le souverain lui-même, elles n'ont rien de significatif non plus. N'oublions pas que, depuis sa naissance, il connaissait en somme « l'expectative d'une mort violente » (Erlanger) et qu'il avait essuyé de nombreuses tentatives de meurtre : Janine Garrisson en a compté 19. Il y a bien là de quoi, quels que soient sa faconde, son ironie, son humour, être hanté par la préoccupation de la mort, être familiarisé avec elle (F. Bayrou).

Ne me troublent pas davantage les carences, minutieusement énumérées par Erlanger, qu'on a pu effectivement relever dans le procès Ravaillac. Aucune n'est scandaleuse, à vrai dire; il y en a, des carences, dans tout procès. Heureusement pour les avocats plaidant en appel ou en cassation !

*b) Les révélations de Jacqueline d'Escoman*, fort intéressantes. Jacqueline d'Escoman c'était la « dariolette » d'Henriette d'Enragues, marquise de Verneuil. Sa dariolette (quel joli nom !), c'est-à-dire un peu domestique chargée des commissions délicates, à la Feydeau, un peu suivante et confidente, à la Molière. D'un passé douteux, cette Jacqueline, parfois femme galante et frisant même la prostitution..., Henriette l'avait cédée à son amie Charlotte du Tillet, présentement dame d'honneur de la reine Marie, mais ancienne maîtresse d'Épernon. La d'Escoman aurait ainsi eu connaissance de relations secrètes entre d'Épernon et les dames Tillet et de Verneuil, perçu des propos plus ou moins mystérieux qui concluaient à la mort du roi. Troublée, elle avait effectivement essayé, avant le drame du 14 mai, d'en prévenir la Reine elle-même, le père Cotton confesseur du roi, le duc de Vendôme aîné des fils du souverain, mais ses démarches échouèrent.

Sur ces entrefaites, cette curieuse bonne femme avait été condamnée et emprisonnée pour abandon d'enfant (ça, c'était vrai !) et elle ne put donc se manifester à nouveau qu'en Janvier 1611.

Elle parvint, cette fois à joindre la reine Marguerite de Valois, première épouse d'Henri IV, lui réitéra ses accusations contre le duc d'Épernon, la marquise de Verneuil et Mademoiselle du Tillet, affirmant de surcroît que cette dernière avait, à deux reprises, reçu Ravaillac chez elle. Jacqueline d'Escoman affirmait même l'y avoir vu en 1609; ils s'étaient parlé et il lui aurait dit son intention de tuer le roi !

Vous pensez bien que l'affaire fut prise très au sérieux par le Président du Parlement de Paris, Achille de Harlay. Il interrogea la dariolette et les protagonistes qu'elle accusait. Il fut démontré que Jacqueline n'avait en réalité jamais vu Ravaillac. Elle fut donc sévèrement condamnée et emprisonnée pour ce faux témoignage. Mon expérience de psychiatre qui fut expert judiciaire me rend forcément sceptique lorsque témoignent des fabulateurs mythomanes. L'affaire d'Outreau nous a encore montré récemment à quelles monstrueuses erreurs judiciaires ils peuvent conduire...

Plausibles, pourtant certaines accusations de la d'Escoman.

Passons sur Mademoiselle du Tillet, comparse et intermédiaire de son ancien amant, tout au plus. La marquise de Verneuil, en revanche, avait déjà été compromise, avec ses frères, en 1604, dans un complot visant à assassiner le roi et le petit Dauphin. Elle fut même enfermée alors dans un monastère, puis graciée. Elle gardait avec Henri IV des relations épisodiques et fort ambiguës : la sensualité du roi la recherchait, sa raison l'écartait ! Mais Henriette ne lui pardonnait pas sa mensongère promesse de mariage et, au fond, elle le haïssait.

Quant au duc d'Épernon, personnalité complexe, personnage trouble, il demeure, pour la plupart des partisans d'un complot, le suspect numéro un. Ancien « archimignon » d'Henri III, élevé par lui au tout premier rang de la noblesse française, duc et pair, il avait bien connu Henri IV dans leur commune jeunesse gasconne. Quand, après la Saint Barthélémy, celui-ci était gardé en otage à la Cour de France, c'est Épernon qui avait facilité son évasion, à Senlis en 1576. Plus tard, lorsque le Béarnais devint héritier présomptif du trône de France (1584), c'est encore Épernon qui fut, entre les deux Henri, un excellent intermédiaire, un précieux agent de rapprochement.

N'empêche que, tant Henri III qu'Henri IV, tout en le ménageant et en le poussant au premier rang, se méfiaient beaucoup de lui. Le C.V. Cousot, ancien président de l'académie du Var, avait en 1965 consacré un intéressant travail au duc d'Épernon, gouverneur de Provence<sup>8</sup>.

Il l'avait été à deux reprises, en effet, sous Henri III (1586-1588) et sous Henri IV (1592-1595), aussi détesté par les Provençaux la première et la deuxième, orgueilleux, violent, brutal. Incertain aussi, pour le pouvoir central car tantôt loyaliste, tantôt ligueur, voire même lié à nos ennemis étrangers, duc de Savoie et roi d'Espagne au point d'envisager de livrer Toulon à ce dernier! La paix rétablie, et quoiqu'il ait été comblé de titres et de charges, on le retrouve encore plus ou moins mêlé aux conspirations de Biron, d'Entraques, de Bouillon, etc. Est-ce à dire, comme beaucoup l'ont écrit qu'il haïssait Henri IV ? Je n'en suis pas convaincu : il aimait surtout Épernon! En tout cas, lors de l'attentat, il était assis à la droite du roi, qui le tenait amicalement par le cou. Et je vous ai dit son comportement, courageux, intelligent, efficace après le meurtre. Désir de se disculper devant la justice et l'opinion, comme le suggèrent certains ? Rien de moins sûr. Aucun argument irréfutable, en tout cas, pour affirmer sa culpabilité, mille fois soupçonnée, jamais démontrée. Ceux qui, comme Philippe Erlanger, y croient dur comme fer, disent qu'il s'est agi d'un complot si bien monté qu'il reste indécélable... Moi, pas.

c) *Et la piste belge?* Elle n'a pas six mois d'existence, cette « piste belge », ouverte par Jean-Christian Petitfils dans le très bon livre qu'il vient de publier en septembre dernier : *L'Assassinat d'Henri IV*<sup>9</sup>. C'est à Bruxelles, au printemps 1610, qu'aurait été ourdi autour de l'Archiduc Albert de Habsbourg, frère de l'empereur Rodolphe et gouverneur des Pays Bas espagnols, un complot préparant la mort d'Henri IV. Quoique de tempérament doux et timoré, bigot même, ce prince espérait ainsi éviter à son territoire d'être traversé, voire attaqué par les troupes françaises venant, le 19 Mai, récupérer Charlotte et soutenir les protestants de Clèves.

Quels arguments à l'appui de cette hypothèse ?

- Les nombreuses rumeurs anticipées (les annonces même, parfois !) de la mort du roi, qui fusaient alors et qui émanaient presque toutes des Flandres catholiques;

- Une lettre de Charlotte, retenue contre son gré à Bruxelles, où elle suppliait Henri IV « *de se garder, car tous ses ennemis aspiraient à lui ôter la vie, ne voyant pas d'autre moyen de se préserver de ses armes* ». Cette lettre avait été découverte, après la mort du roi, par Marie de Médicis, comme elle l'écrivit elle-même à l'ambassadeur de la République de Venise, le 1er Juin 1610;

- L'étude des comptes de la Recette Générale des Finances des Pays-Bas, où l'on constate que les services secrets de l'Archiduc Albert n'occasionnaient que peu de dépenses (quelques centaines de livres), sauf pendant l'année 1610, où plus de 15.000 livres furent versées à des personnes chargées de mission en France (le salaire des assassins ?).

- Enfin et surtout, aux archives d'Etat de la République et du Canton de Genève, une lettre de l'ambassadeur de Genève à Paris, Jacob Ajorrand, où celui-ci écrit à ses mandants, le 23 mai 1610 (neuf jours après l'attentat), qu'il avait eu vent, à la fin du mois d'avril, de l'envoi à Paris par l'Archiduc Albert d'émissaires, nommément désignés par écrit, « qui ne manqueraient pas le roi » (*sic*).

Êtes-vous convaincus ? Personnellement, je trouve que cet argumentaire milite, en faveur d'un complot flamand ourdi, parmi tant d'autres, en vue de supprimer Henri IV. Mais que ce complot-là ait influé, inspiré, dirigé et même favorisé le geste de Ravaillac, voilà qui ne me semble pas ressortir clairement du livre de J. Ch. Petitfils. Les rencontres supposées et plus ou moins fortuites de tels ou tels comparses flamands avec « l'homme en vert » n'ont rien de convaincant, en effet. Tout au plus peut-on se demander si la bande de reîtres rencontrée par le baron de Courtomer sur les lieux et juste après le crime, n'était pas venue là pour le commettre, mais trop tard ! Ce qui n'empêcherait pas que Ravaillac ait agi seul.

C'est bien ma conviction personnelle, mon « intime conviction » comme disent les juristes. Ravaillac, cet idéaliste passionné, psychotique, visionnaire et « fou de Dieu », psychotique mais ni dément ni débile, a agi seul, sans commanditaire, sans complot inducteur précis, mais conditionné assurément par l'ambiance délétère d'opposition, de fermentation des esprits, qui sévissait alors.

## V – Quelles conséquences?

Complices ou non de Ravaillac, ces adversaires du roi et l'assassin lui-même, ont-ils atteint leur but ? Oui et non...

**OUI**, certes, avec la mort d'Henri. Oui aussi quant aux grandes orientations politiques immédiates :

- Plus question de guerre aux Habsbourg, sauf intervention limitée à l'affaire de Clèves,
- Orientation pro-espagnole de la politique étrangère française, Sully écarté des affaires dès la fin de l'année,
- Développement économique, administratif et politique du pays singulièrement ralenti par les nouveaux maîtres (les Grands, les favoris de la Régente), jusqu'à ce que le 24 août 1617, le jeune roi Louis XIII (il a seize ans) fasse assassiner Concini et prenne vraiment en mains les rênes du pouvoir.

**NON** quant à la personne, à l'image d'Henri IV. Là, au contraire, quel échec pour Ravaillac et tous les ennemis du roi, quel triomphe pour Henri IV ! Sa mort résonna immédiatement comme un coup de tonnerre dans les Cours, les villes, les rues, les campagnes. « A la stupeur, succède instantanément l'encensement du héros, sa sublimation »<sup>10</sup>. Balayés les ressentiments contre l'ancien excommunié, le scandaleux Priape, l'ami des hérétiques préparant une guerre maudite; balayés même ces ressentiments qui mobilisent toujours si aisément les Français contre les impôts et leurs collecteurs! Christian Desplat a raison : « Comme Jésus, le Bon Pasteur, avait racheté par son sang tous les hommes, y compris les impies, le Bon Roi réconciliait tous les Français, y compris les rebelles ».

Abusif, ce parallèle ? Que non ! Voyez les oraisons funèbres prononcées aussitôt dans toutes les églises et chapelles de France et de Navarre, véritables monuments hagiographiques spontanément érigés; premières pierres, vite relayées par les apports de la littérature, des beaux-arts, de la musique, des spectacles même. Tout y contribue... et plus que tout, la renommée populaire, faisant d'Henri IV le roi de coeur de tous les Français.

Le nouveau gouvernement, la Régente, le jeune roi Louis XIII ne s'opposeront pas à ce mouvement, bien sûr! D'autant qu'il ne se contente pas d'exalter le souvenir d'Henri IV, il exalte aussi à travers lui la monarchie absolue, ajoutant aux arguments philosophiques du Droit Divin, l'expérience salvatrice apportée, ainsi que l'évidente nécessité d'assurer la sécurité de tous, qui vient d'être terriblement menacée.

Roland Mousnier<sup>11</sup>, ancien professeur d'histoire en Sorbonne et spécialiste universellement reconnu de l'absolutisme en Europe, va même plus loin encore. La journée du 14 mai 1610, écrit-il, peut être considérée comme une de celles qui firent la France car, sans l'absolutisme royal qu'elle conforta, « les successeurs d'Henri IV n'auraient pu soutenir les guerres, sauver l'indépendance et les libertés de l'Europe, imposer aux Français les transformations nécessaires ».

Ceux d'entre nous qui participeront, demain soir 21 janvier, à la messe de Requiem du roi Louis XVI pourront y méditer sur les grandeurs et les vicissitudes de ce régime politique...

C'est bien le drame du 14 mai 1610, en tout cas, qui a généré la légende henricienne, toile de fond de la fresque historique que dessina la dynastie des Bourbons. Cette transfiguration de la victime continuera d'embellir, tout au long du XVIIe siècle, avec Louis XIII et Louis XIV (sous la Fronde en particulier), au XVIIIe siècle, La Henriade de Voltaire, le théâtre, la chanson... et même dans l'opposition prérévolutionnaire, jusqu'aux profanations de 1793.

Sous la Restauration, l'effigie d'Henri IV envahit toute l'iconographie, officielle ou pas, même sur la médaille de la Légion d'Honneur, et l'école laïque de nos Républiques n'a cessé d'en nourrir les petits Français.

« Diable d'homme, cet Henri IV, écrit Janine Garrisson, capable de rassembler sur sa personne autant d'images positives, émanant des quatre coins de l'horizon politique français».

Elle nous a aussi rassemblés ici, ce soir.

Laissons la légende, retenons la leçon historique, la leçon de philosophie politique que nous donne Henri IV : le désir de concorde, cette volonté farouche de réconciliation nationale, de réconcilier les contraires, même.

Pas facile, sans doute... Ni en 1610, ni quatre siècles plus tard. Si difficile même que c'est, en définitive, cet impérieux désir de « réconcilier les contraires » (F. Bayrou) qui a fait tomber un si bon



roi, sous le couteau d'un fanatique. Ne désespérons pas pour autant : « Tout désespoir, en politique, est une sottise absolue », nous dit un grand Provençal, majoral du félibrige même!<sup>12</sup>

*Les dessins pour illustrer cette conférence ont été réalisés par Bernard Trey-Navarranne*

### **Notes**

<sup>1</sup> BABELON (J.P.) : Henri IV (p.980), Fayard éditeur (Paris) 1982, 1 vol. 1.104

<sup>2</sup> ERLANGER (Ph.) : La Monarchie Française (1515-1715), du Roi Chevalier au Roi Soleil, Librairie Taillandier (Paris) T. IV : Splendeur et mort d'Henri IV, p. 339

<sup>3</sup> BAYROU (F.) : Henri IV, le roi libre, Flammarion (Paris) 1994, 1 vol. 540 p

<sup>4</sup> CAZAUX (Y.) : Henri IV ou la grande victoire, Albin Michel (Paris) 1977, 1 vol. 490 p.

<sup>5</sup> GARRISSON (J.) : Henri IV, Seuil (Paris), 1984, 1 vol. 353 p.

<sup>6</sup> BONHEUR (G.) : Henri Quatre, Editions Ramsay, 1977, 1 vol. 240 p.

<sup>7</sup> ERLANGER (Ph.) : L'Étrange mort d'Henri IV, Collection « Le Meilleur livre d'Histoire », (Paris) 1965, 1 vol. 282

<sup>8</sup> COUSOT (P.M.) : Le Duc d'Épernon gouverneur de Provence, plaquette 26 p. imprimée à Auch (1967)

<sup>9</sup> PETITFILS (J. Ch.) : L'Assassinat d'Henri IV, mystères d'un crime. Perrin (Paris) 2009, 1 vol. 330 p.

<sup>10</sup> VERDENAL (M. G.) commentant, in Bulletin Soc. Amis du Château de Pau (n° 155, 2e tr. 2008) l'article de Ch. DESPLAT : La Part du sang dans un mythe historique national : Henri IV (p. 7 à52)

<sup>11</sup> MOUSNIER (R.) : L'Assassinat d'Henri IV, le problème du tyrannicide et l'affermissement de la monarchie absolue. Folio/Histoire GALLIMARD (1992), 1 vol. 406 p.

<sup>12</sup> MAURRAS (Ch.) : L'Avenir de l'intelligence. Flammarion (Paris), 1927, p.20